

Philippe Lejeune

Paris XI

L'autobiographie ordinaire

Où en sommes-nous dans les recherches sur l'autobiographie? Nous sommes bien évidemment dans une série de tensions.

La critique littéraire, à juste titre, traite l'autobiographie comme un genre, mais du coup elle sélectionne des lignées de chefs-d'oeuvre (je l'ai fait), elle s'intéresse aux pratiques d'avant-garde (je le ferai plus loin dans ce volume, en parlant de l'autobiographie „sous contrainte”) et jette un œil méprisant ou négligent sur les textes moins réussis, et sur la masse des textes non-littéraires d'intention (j'espère ne l'avoir pas fait). Or l'autobiographie n'est que secondai-
rement un genre littéraire. C'est d'abord une pratique culturelle. Des masses importantes d'êtres humains achètent des cahiers pour tenir journal ou dresser par écrit le récit ou le bilan de leur vie. L'auto-
biographie ordinaire est une production de langage qui peut être étudiée comme telle : son énonciation, sa narration, son argumenta-
tion... En même temps – comme l'être humain lui-même, dont elle essaie de donner l'image – elle s'offre à la réflexion des historiens, des psychologues, des sociologues... Objet de regards pluridisciplinai-
res. Mais ces différents spécialistes seront plus ou moins troublés par le fait que leur objet d'étude ordinaire leur apparaît ici à travers une **représentation** déjà élaborée par le sujet lui-même. Nous ren-
controns donc deux difficultés. D'abord la difficulté classique du dialogue interdisciplinaire: un objet empirique apparemment identique

est construit en objet théorique différent par chaque discipline – on ne parle pas vraiment de la même chose. C'est normal, il faut l'accepter et en garder conscience pour que le dialogue soit fécond et ne tourne pas au malentendu ou à l'affrontement. A quoi s'ajoute une difficulté intradisciplinaire: la méfiance générale envers **l'écriture**. Je vais en donner une vision peut-être caricaturale, je m'en excuse, pour aller vite. Et je dis tout de suite ma conclusion: ceux qui, en sciences humaines, s'intéressent vraiment à l'autobiographie sont d'une certaine manière des **marginiaux** à l'intérieur de leur propre discipline. Nous sommes un colloque de marginaux. Peut-être même aussi un peu des traîtres? On doit nous soupçonner de déviation théorique, de collaboration avec l'ennemi... J'y reviendrai tout à l'heure pour conclure. Car l'autobiographe tient un discours sur soi, il se situe déjà, comme les chercheurs, dans le champ du discours, et d'un discours construit. La plupart acceptent mal cette concurrence.

En histoire règne la **critique du témoignage**, geste méthodologique tout à fait salubre; mais, du coup, l'autobiographie est la **tache aveugle** des historiens. L'idée qu'une autobiographie n'est pas fondamentalement une „source” qui permet d'étudier des faits historiques autres qu'elle, mais elle-même un fait historique, tend à échapper à certains historiens. En particulier, semble-t-il, à ceux qui répertorient les autobiographies, comme le montre la préface étonnante de la bibliographie de Jean Tulard. L'antidote, c'est de lire la stimulante étude de Denis Bertholet, *Les Français par eux-mêmes* (1991), qui esquisse à grands traits une véritable histoire de l'écriture autobiographique au XIX^e siècle.

En psychologie ou en psychanalyse, même méfiance, qui aboutit en général d'ailleurs à l'ignorance. Leur champ d'observation et d'action est la parole. L'écriture est perçue par beaucoup d'analystes comme une fuite, une **résistance**, ou, en d'autres termes, une concurrence à laquelle ils résistent eux-mêmes en fuyant. Anne Roche et moi nous avons constaté, au moment de l'organisation du colloque de Nanterre sur *Le Journal personnel* (1990) à quel point il était

difficile d'intéresser des analystes à l'écriture intime. Ils sont peu capables d'en parler, parce que le plus souvent ils n'ont jamais vu ce qu'écrivent leurs patients. Aussi faut-il se réjouir qu'il se soit enfin constitué récemment en France, autour de Jean-François Chiantaretto, un groupe d'étude psychanalytique sur l'autobiographie.

En sociologie, même méfiance aussi. Les sociologues aiment travailler sur des „récits de vie”, mais il s'agit le plus souvent de récits oraux provoqués et recueillis par eux. Par exemple le grand livre de Pierre Bourdieu et de son équipe, *La Misère du monde* (1993), est fondé uniquement sur l'oralité. Pourtant depuis plus de vingt ans les éditions à compte d'auteur (type La Pensée Universelle) ont publié en France des centaines d'autobiographies ordinaires, dont beaucoup ont le malheur pour unique sujet. Elles sont facilement accessibles en bibliothèque mais ne sont jamais lues ni étudiées. Le petit livre récent de Gaston Pineau et Jean-Louis Le Grand sur *Les Histoires de vie* (1993) montre la même distance par rapport à l'écriture.

A l'ethnologie et l'anthropologie il serait sans doute apparemment injuste de faire le même reproche, puisqu'elles s'intéressent de manière privilégiée à des sociétés sans écriture. Mais doivent-elles garder la même attitude quand elles choisissent leur objet dans la France contemporaine? Il faut saluer ici le courage intellectuel de Daniel Fabre et de son équipe à Toulouse: ils ont initié une anthropologie culturelle qui prend toutes les pratiques d'écriture pour objet (*Ecritures ordinaires*, à paraître chez P.O.L.). Et nous entendrons tout à l'heure Marianne Gullestad étudier en anthropologue de récits autobiographiques écrits collectés par concours.

Le malheur de l'autobiographie ordinaire, c'est donc que souvent elle paraît **pas assez** écrite aux chercheurs en littérature, et **trop** écrite aux spécialistes de sciences humaines: personne n'y trouve vraiment son compte.

Et comme elle n'est pas protégée par la légitimation que donnent le talent ou la publication (deux choses qui ne sont pas forcément liées!), elle reçoit de plein fouet le mépris qui, dans une partie de

l'opinion lettrée, s'attache à ce qui n'est pas de l'art, et à ce qui est trop près de soi.

Il y aurait une étude de mentalités à faire sur la résistance à l'autobiographie en France depuis le XIX^e siècle. On pourrait prendre pour point de repère l'histoire de la lecture des *Confessions* de Rousseau, grand traumatisme nullement amorti aujourd'hui. Ou bien étudier la décennie 1880, où la publication des *Journaux* d'Amiel, de Marie Bashkirtseff et des Goncourt, a provoqué un débat toujours actuel. Lisez ou relisez le grand duel entre Anatole France (1887, article sur *Le Journal* des Goncourt) qui prend courageusement la défense de l'autobiographie ordinaire, et Brunetière (1888, „La littérature personnelle”, brûlot cicéronien et méthodologique contre l'autobiographie). C'est le début d'une longue tradition de rejet, qui a pris de multiples formes, depuis les gestes prophylactiques de ceux qui voient dans le journal intime une „maladie” jusqu'aux exorcismes structuralistes contre l'illusion autobiographique.

* * *

L'autobiographie ordinaire, ce sont souvent des cahiers conservés dans les familles, oubliés, difficiles à atteindre, menacés de destruction. Souvent aussi des textes publiés dans des contextes obscurs – auto-édition ou édition à compte d'auteur – préservés en France par l'obligation du dépôt légal. Ils n'ont pas de notoriété, ne représentent qu'eux-mêmes ou un groupe limité (famille, profession, localité...). La plupart du temps ils n'ont pas d'ambition littéraire.

Je voudrais évoquer rapidement deux problèmes que pose leur étude.

Le premier, essentiel, est de les rendre accessibles à la lecture.

Pour les textes inédits, manuscrits ou tapuscrits conservés par des personnes privées, c'est d'abord un problème de **collecte**. J'ai évoqué dans *Archives autobiographiques* la méfiance des réseaux publics d'archives publiques (du moins en France) devant l'autobiographie ordinaire. On n'archive que ce qui est officiel, célèbre ou

ancien. On refusera la plupart du temps l'idée d'archiver le récit autobiographique ou le journal d'une personne inconnue et bien vivante. Heureusement dans différents pays des initiatives ont été prises par des francs-tireurs: *Mass-Observation*, depuis 1938, en Grande-Bretagne; *L'Archivio Diaristico Nazionale* fondé en 1984 en Italie par Saverio Tutino; différents concours d'autobiographie, en Pologne, en Finlande, et en Norvège; la collecte entreprise en Allemagne par l'écrivain Walter Kempowski et relayée par l'Université de Hagen, etc. Je donnerai deux exemples d'initiatives récentes en France: en ce printemps 1993, le Trésor public propose un concours d'autobiographie à ses 20 000 et quelque retraités, „Racontez-nous votre vie”. Au printemps 1992, j'ai participé à la création d'une nouvelle association, l'Association pour l'autobiographie, qui entre autres tâches se propose de recueillir des textes autobiographiques de toutes sortes et de les rendre accessibles à la lecture, dans un fonds d'archives abrité par la Bibliothèque de la petite ville d'Ambérieu-en-Bugey (non loin de Lyon). Le caractère commun de ces tentatives, qu'elles fonctionnent par appel ou par concours, est que les textes recueillis sont vraiment lus, et que souvent un dialogue s'engage avec leurs auteur ou expéditeur.

Pour les textes édités comme pour les textes inédits, il y a d'autre part un problème **d'inventaire**.

L'idéal serait de créer une base de données répertoriant et indexant tous les textes autobiographiques publiés, et une autre base, parallèle, pour les inédits présents dans des archives publiques. Ces deux bases devraient être alimentées progressivement, cela va de soi, par un travail collectif. On pourrait ensuite en tirer des répertoires particuliers en fonction des projets de recherche. – C'est là un projet ambitieux, coûteux, et qui demande le support d'une institution qui en saisisse l'intérêt. Aucune de celles auxquelles je l'ai présenté en 1991 (C.N.R.S., E.H.E.S.S.), n'a cru possible de s'y engager. – Sans doute en ce domaine faut-il d'abord prouver le mouvement en marchant, et réaliser artisanalement des inventaires limités. Une de mes étudiantes travaille à un inventaire des textes autobiographiques

publiés en France pendant une année (1885). Dans *Le Moi des demoiselles* (Seuil, 1993), j'ai fait un répertoire de journaux de jeunes filles écrits au XIX^e siècle. Il faudrait multiplier ces coups de sondes...

Le second problème est celui de la méthode d'étude. Quelle prise peut-on avoir sur des textes si ordinaires? Cela dépendra bien sûr de l'angle d'approche méthodologique adopté. Mais il y a trois gestes possibles, au moins: la mise en série, la mise en contexte, la mise en histoire.

La mise en série s'impose. Un texte pris seul échappe à la réflexion. Une dizaine de textes produits dans des conditions analogues d'époque et de milieu permettent de repérer constantes et variantes, et de dresser une carte d'un champ de discours avec les forces qui s'y exercent. J'avais adopté cette méthode quand j'avais commencé à explorer, à travers la cote Ln27 de la Bibliothèque Nationale, les autobiographies ordinaires du XIX^e siècle, en prenant ensemble les autobiographies produites dans un contexte analogue. J'avais exploré quatre secteurs: les commerçants et industriels, les instituteurs, les criminels, les homosexuels. Denis Bertholet a appliqué cette méthode à plus grande échelle en analysant 350 autobiographies ordinaires du XIX^e siècle réparties par génération. C'est le même geste qu'a fait Marie-Françoise Chanfrault-Duchet en traçant un portrait du journal d'adolescent à partir d'un groupe de sept journaux d'adolescents contemporains.

La mise en contexte, c'est la monographie ou l'étude de cas. Démarche passionnante, mais coûteuse en temps. Elle doit combiner l'analyse interne du texte, attentive à ses structures et ses failles, avec une information extérieure, fournie par une enquête d'ordre historique menée indépendamment. On confrontera le discours de l'autobiographe à... sinon la réalité, du moins à d'autres discours sur sa vie, – celui qu'il peut éventuellement tenir lui-même par oral, et surtout celui qui peut être tenu sur lui à partir des témoignages et des archives. Il n'y a guère que les hommes célèbres ou les grands écrivains qui soient jugés dignes d'une telle curiosité. Faute d'une

information qui leur donne le même relief, la plupart des autobiographies ordinaires paraîtront décourageantes. C'est l'impression que j'avais eue vers 1970 en découvrant l'autobiographie manuscrite de mon arrière-grand-père Xavier-Edouard Lejeune (1845-1918), employé de commerce. Il a fallu, quelques années plus tard, une longue enquête pour arracher ce texte au premier degré d'une prose scolaire et rhétorique. Cette rhétorique est alors apparue comme un acte réparateur et original dans la mise en forme d'une destinée tragique, ordinairement tragique... J'ai présenté le texte, et son étude, dans un livre aujourd'hui épuisé, *Calicot* (1984), devenu presque aussi inaccessible à la lecture que le manuscrit original..

Ce que j'appelle „mise en histoire” du texte, c'est en fait un autre aspect de cette mise en contexte: saisir l'histoire de son écriture. En somme étudier ce qu'on appelle aujourd'hui sa **genèse**. Les études génétiques, qui se développent en France sous l'impulsion de l'I.T.E.M. (Institut des textes et manuscrits modernes, C.N.R.S.), ont presque toujours pour objet des textes célèbres d'écrivains. Cela est compréhensible: seule une intense admiration pour le texte final permet d'accepter un travail épuisant sur des brouillons; et puis il faut tout simplement que ces brouillons aient été conservés et soient accessibles. Mais je rêve à ce que pourrait être une **génétique de l'ordinaire**. Observer tous les gestes que fait, la plume à la main, quelqu'un qui essaie de construire un récit de sa vie. Il faut trouver pour cela des biais. En voici trois, de nature assez différente. Marie d'Agoult (1805–1876) n'était certes pas une personne ordinaire, au sens courant (quoiqu'en fait, tout le monde soit par définition ordinaire), mais il se trouve qu'elle a voulu écrire son autobiographie et n'y est pas vraiment arrivée. Elle a laissé à sa mort un texte inachevé, qui a été publié par ses descendants. Mais aussi d'innombrables cahiers de journaux, dont un consacré uniquement, en 1865, à prendre des notes à la fois **pour**, mais aussi **sur**, ce travail autobiographique qui était sa tapisserie de Pénélope. Sandrine Cotteverte a déchiffré et édité ce cahier dans le cadre d'un travail de maîtrise et va entreprendre une analyse détaillée de tous les **gestes**

accomplis par Marie d'Agoult. Nous espérons en tirer une sorte de „grammaire” de l'autobiographie. Les documents de ce type doivent être rares. En revanche la civilisation contemporaine nous offre deux vastes champs d'observation encore inexploités: les manuels d'apprentissage de l'autobiographie (genre très développé aux Etats-Unis), et les ateliers d'écriture. Bien sûr ces situations pédagogiques sont fondées sur un va-et-vient assez difficile à démêler entre prescription et pratique. Mais l'interaction entre des modèles idéologiques et un intertexte, d'une part, et d'autre part le projet personnel de l'autobiographe n'existe-t-elle pas toujours, de manière implicite et parfois inconsciente? Les situations pédagogiques l'amènent au grand jour et permettent de l'étudier. – Une dernière piste, toute modeste: en recevant les autobiographies qu'on lui confie, l'Association pour l'autobiographie demande parfois au déposant d'écrire un bref témoignage sur l'histoire de son texte, et, le cas échéant, peut archiver des avant-textes, constituant ainsi de petits dossiers génétiques.

Je voudrais ajouter pour finir deux mots plus personnels sur l'ordinaire.

Il y a une sorte de charme à lire des textes „ordinaires” comme ceux qui arrivent par la poste à Ambérieu-en-Bugey de tous les coins de la France. C'est une production non-triée. Elle n'a pas été sélectionnée et légitimée par des éditeurs. Elle n'est pas non plus provoquée et encadrée par la demande spécialisée de chercheurs en quête de corpus. Nous n'éditerons pas ces textes qui nous arrivent. Nous ne les étudierons pas non plus. Mais nous lisons tout. Et nous leur donnerons, en les archivant, la chance d'être relus et étudiés. S'ils sont „triés”, c'est simplement par le désir de communication que manifeste l'acte d'envoyer. D'autres textes sont écrits, qui ne nous sont pas envoyés. Encore plus flottent dans des têtes, qui ne seront jamais écrits. Mais ceux qui nous arrivent restent suffisamment variés pour que nous éprouvions, en ouvrant chaque paquet, curiosité et appétit. C'est comme un souffle de vie, qui nous fait vivre, au premier degré, la fonction essentielle de l'autobiographie.

Mon tout dernier mot. Les chercheurs qui travaillent sur l'autobiographie sont des gens ordinaires, qui parfois écrivent des textes autobiographiques, et ont choisi leur objet d'étude pour raisons personnelles. L'avouer en public, est-ce orgueil, narcissisme, ou précaution d'honnêteté intellectuelle? Certes, il est aventureux de mélanger les genres, en donnant forme autobiographique à un discours à visée scientifique sur l'autobiographie. On ne doit plus seulement convaincre, comme un savant, mais séduire. Au risque d'agacer, et de tout perdre au lieu de tout gagner. Mais, d'un autre côté, **qui** parle dans tant de livres impersonnels sur la littérature personnelle? Leurs auteurs traquent l'intime depuis la planète Mars, ils semblent n'avoir jamais vécu, ni connu la tentation d'écrire leur vie. C'est Charybde et Scylla, entre lesquels j'ai louvoyé avec *Le Moi des demoiselles* (1993), journal de recherche sur les journaux de jeunes filles. Je ne sais pas la solution du problème. Et je ne suggère pas de transformer notre colloque en atelier d'écriture... Mais j'ai été rassuré de voir que le problème se posait pour d'autres, en lisant le livre récent de la critique féministe américaine, Nancy K. Miller. Son titre sonne comme un slogan, et je le citerai pour finir: *Getting Personal*. Mots difficiles à traduire en français: „Devenir personnel” ?... „Parler en son propre nom”, plutôt... Chose, surtout, difficile à faire...

Organisations citées

Archivio Diaristico Nazionale, 52036 Pieve S. Stefano (AR), Italie

Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (A.P.A.), La Grenette, 10 rue Amédée Bonnet, 01500 Ambérieu-en-Bugey, France

Institut des textes et manuscrits modernes (I.T.E.M.), 61 rue de Richelieu, 75002 Paris, France

Institut für Geschichte und Biographie „Deutsches Gedächtnis”, Fernuniversität Hagen, Postfach 940, D-5800 Hagen 1

Mass-Observation Archive, The Library, University of Sussex, Falmer, Brighton BN1 9QL, Grande-Bretagne

Textes cités

- Archives autobiographiques*, publié sous la dir. de Ph. Lejeune, *Cahiers de sémiotique textuelle* (Université Paris-X Nanterre), n° 20, 1991, 192 p.
- D. Bertholet, *Les Français par eux-mêmes 1815-1885*, Paris, Olivier Orban, 1991, 362 p.
- P. Bourdieu (sous la dir. de), *La Misère du monde*, Paris, Ed. du Seuil, 1991, 956 p.
- Ch. Brunetière, *La littérature personnelle*, „La Revue des deux mondes” 15 janvier 1888 (repris dans *Questions de critique*, 1897)
- M.-F. Chanfrault-Duchet, *Microsilons: l'enregistrement du moi présent*, dans *Le Journal personnel* (cf. infra), p. 21-38.
- J.-F. Chiantaretto (sous la dir. de), *Autobiographie et psychanalyse*, n° 118 du Coq-Héron, 1990.
- S. Cotteverte, *Edition du cahier «Mémoires 1865»*, Mémoire de maîtrise, avril 1992, Université Paris-Nord (Villetaneuse).
- D. Fabre (sous la dir. de), *Ecritures ordinaires*, à paraître à Paris chez P.O.L.
- A. France, *A propos du Journal des Goncourt*, „Le Temps”, 20 mars 1887 (repris dans *La Vie littéraire*, tome I).
- Le Journal personnel*, publié sous la dir. de Ph. Lejeune, Nanterre, Publidix, collection R.I.T.M., 1993, 245 p.
- Ph. Lejeune, *Moi aussi*, Paris, Ed. du Seuil, 1986 (Voir notamment: *Apprendre aux gens à écrire leur vie*, *La cote Ln27*, *L'autobiographie à compte d'auteur*).
- Ph. Lejeune, *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Ed. du Seuil, 1993, 445 p.
- X.-Ed. Lejeune, *Calicot*, Enquête de Michel et Philippe Lejeune, Paris, Ed. Montalba, 1984, 367 p.
- N.K. Miller, *Getting Personal. Feminist Occasions and Other Autobiographical Acts*, New York and London, Routledge, 1991, 164 p.
- Ch. Pineau et J.-L. Le Grand, *Les Histoires de vie*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je?, 1993, 128 p.
- J. Tulard, *Nouvelle Bibliographie critique des Mémoires sur l'époque napoléonienne écrits ou traduits en français*, Genève, Droz, 1991, 312 p. (Préface, p. 7-15).